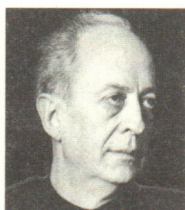


LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

JUIN 2000 - N° 554

CAROLINE LAMARCHE PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ
JACQUES RÉDA ACCIDENTS DE LA CIRCULATION
WILLIAM FAULKNER LÉZARDS DANS LA COUR DE JAMSHYD



ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES
LETTRES À JEAN PAULHAN



JOSÉ CABANIS AUX JARDINS DE SAINTE CLAIRE
NICOLE CALIGARIS LES SOURCILS DU DRAGON
JEAN-PAUL MICHEL POÈMES
CAROLINE HOCTAN JE ME SOUVIENS DE MON PÈRE...
THIERRY LAGET TROIS MILLE TROIS CENTS BAISERS
GÉRARD HAUSMAN LIEUX FAMILIERS
ROMAIN GRAZIANI POÈMES



MARIE-CHRISTINE NATTA GASTON CHAISSAC
GASTON CHAISSAC LETTRES À JEAN DUBUFFET

nrf

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

ANTOINE GALLIMARD

RÉDACTEUR EN CHEF

MICHEL BRAUDEAU

ASSISTÉ DE

PHILIPPE DEMANET

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION

NICOLE ABOULKER

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

5, rue Sébastien-Bottin 75341 Paris cedex 07 Tél : 01-49-54-42-00

*La Revue ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés.
Les manuscrits non publiés ne sont pas rendus.*

EXEMPLAIRE N° 28

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE

ÉTRANGER

ET T.O.M.-D.O.M.

1 AN (4 n^{os}) **F.F. 300 T.C.** 1 AN (4 n^{os}) 340 F
(F.F. 293,70 H.T. + T.V.A. 2,1 %)

Service des abonnements : Sodis Revues BP 149 – Service des abonnements
128, avenue du Maréchal-de-Lattre-de-Tassigny 77403 LAGNY Cedex.

Tél. : 01.60.07.82.15

Compte chèque postal 14590-60 R PARIS

Édition de luxe France

Édition de luxe Étranger

1 AN (4 n^{os}) **F.F. 1 200 T.C.** 1 AN (4 n^{os}) **F.F. 1 350 T.C.**

Règlement à l'ordre des Éditions Gallimard
5, rue Sébastien-Bottin 75341 Paris Cedex 07

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

CAROLINE LAMARCHE

Prométhée enchaîné

On a dit de Bruxelles qu'elle était sans génie, une ville de compromis qui cultive le chaos et l'oubli des racines, une ville sans autre histoire que celle de sa destruction. On a dit qu'elle était impossible à cerner et qu'elle n'était personne, là où Paris, Berlin, ou Londres sont autant de grands corps. Autrefois belle, Bruxelles s'est jetée du haut d'une de ses tours moyennes, désespérée de n'être pas Manhattan, et cela a suffi à nous la rendre tordue, habitée par le souvenir de ce suicide raté, avec le désir furieux de le rééditer. Bancals, à son image, nous survivons et, chose extraordinaire entre toutes, nous parvenons à créer, et encore : à aimer. Bruxelles, impossible à aimer, rend tout amour possible. Une sorte de compassion nous vient par la ville même, par sa mémoire qui flotte, dévastée, au-dessus de nos têtes. Elle est l'emblème d'un siècle qui finit en charpie, elle est nous, notre corps en morceaux, poreux aux cris du monde, tous y sont en exil, tous veulent y rester.

Un samedi par mois les artistes d'ici dansent sur le pavé en frappant l'un contre l'autre deux morceaux de bois. Ainsi signalent-ils l'oubli dans lequel on les tient, ainsi s'approprient-ils, par leurs mouvements rythmés, un sol

qui les repousse. Et même ils en rient, ils trouvent ici la joie et la légèreté que d'autres ont perdues à Londres ou à Paris. Ils savent que les cimetières de Bruxelles n'offrent à la dévotion aucune tombe d'écrivain, de peintre ou de musicien, mais celles des banquiers, des hommes d'affaires, des fondateurs de Fabriques ou de Grands Magasins. Ils savent qu'Icare, au musée d'Art Ancien, tombe éternellement sous les regards croisés du Berger et du Laboureur. Ils savent que leurs ailes sont de cire.

Bruxelles est le seul endroit au monde où j'ai entendu dire « je déteste les artistes ».

C'était un soir, après la représentation, dans un théâtre de la ville, de *Prométhée enchaîné* d'Eschyle. Habitée par la pièce que je venais de voir, je m'étais engouffrée dans une taverne située en face du théâtre afin de relire quelques passages du texte acheté à l'entracte.

*Je n'échangerais pas mon malheur contre ta servitude.
Je préfère être prisonnier, asservi à ma prison,
que d'être le valet, le messenger du dieu qui se prétend le Père.
Et toujours je parlerai violemment à ceux qui me font violence*¹.

Je me répétais le dernier vers en regardant alentour, comme pour exorciser la torpeur de ce lieu confortable et sans charme situé à l'écart du centre-ville, et dont la clientèle tirant vers l'âge mûr – hommes d'affaires le jour, amateurs de théâtre et quelques acteurs le soir – m'apparaissait neutre et calme.

À cet instant surgit de l'arrière-salle, parlant à haute voix, un homme jeune et très beau, aux cheveux noirs, vêtu d'une cape doublée de lainage écossais. À ma stupéfaction, il récitait tout haut le vers que je venais de me murmurer à moi-même.

1. Adaptation d'Henry Bauchau, éd. Cahiers du Rideau, Bruxelles, 1998.

Je crus reconnaître l'acteur qui avait joué Prométhée. Même attitude puissante dans son austérité. Mêmes joues creusées, même diction parfaite, et le regard tout aussi perçant. Pourtant c'était un autre, je m'en aperçus à la raideur étrange qui affectait ses gestes, là où Prométhée nous avait donné en partage un corps habité dont le moindre frémissement se communiquait aux spectateurs. J'eus l'impression que les membres de celui-ci étaient pris dans un glacis de verre.

– Je ne paierai pas ! La nourriture est innommable ! déclara-t-il en se dirigeant vers le bar. In-nom-mable ! martela-t-il d'un air de défi en s'adressant au patron de l'établissement.

Le patron – calvitie brillante et costume trois-pièces bleu – ne broncha pas. Il se contenta de placer ses mains courtes bien à plat sur le zinc, et, d'un signe de tête, rappela le barman qui officiait entre les tables.

– Et les cuisines doivent être positivement infectes... D'ailleurs, je vais aller les inspecter ! ajouta l'homme en faisant mine de passer derrière le bar.

Le barman se dressa aussitôt devant lui. Un homme de carrure impressionnante, aux pommettes mongoles.

– Tu me cherches ? demanda l'homme à la cape avec un mépris insondable. Ah ! Ah ! Tu ne sais pas à qui tu as affaire !

Et, se tournant vers la salle devenue muette, il nous fusilla du regard en répétant :

– Vous ne savez pas à qui vous avez affaire !

Étrangement, il s'en tint là et retourna à sa place, très digne. Le barman revint vers les tables, son carnet de commandes à la main, le bic dressé en exorcisme. Les conversations reprirent, précautionneuses. Le patron regardait vers le fond de la salle : l'homme à la cape s'y trouvait, nous tournant le dos, abîmé dans la contempla-

tion d'un carré de papier. Il se leva, fourra le papier dans sa poche, s'assit, se releva, quitta sa place, revint vers nous, vers le patron enfin.

– Aimez-vous les artistes ? lui demanda-t-il avec une brutalité magnifique.

Aussitôt le patron de cet établissement fréquenté par le public et les acteurs du théâtre voisin répondit :

– Je déteste les artistes.

Le jeune homme resta un instant pétrifié. *Et toujours je parlerai violemment à ceux qui me font violence*, me récitai-je avec exaltation, frappée par la beauté de ce vers et la beauté de celui qui aurait pu le dire. N'était-il pas Prométhée échappé du spectacle et désireux de jouer un bon tour au public bourgeois ?

Brusquement, il plongea dans sa poche et en sortit le papier qu'il contemplait un instant plus tôt.

– Je ne paierai pas ! dit-il d'une voix blanche.

C'était l'addition. Il la froissa ostensiblement, en fit une petite boule, puis, avec une minutie extrême, la déplia, tendit le bras, fit un grand pas en avant et la brandit enfin sous le nez du patron, avec une rage qui se communiquait au poing, et du poing au coude et à l'épaule, de sorte que tout le côté droit semblait détaché du reste du corps, dans un tremblement qui faisait tressauter jusqu'à la jambe.

– Encadrez-la, ça vous fera une œuvre d'art ! criait-il.

L'atmosphère était devenue très lourde. Une seule allumette, frottée par un fumeur inconscient, aurait fait exploser l'air d'un coup. Quelqu'un suggéra d'appeler la police. Un téléphone était posé sur le bar. Le patron, tournant le dos à la salle, composa un numéro.

L'homme se mit à marcher de long en large avec une fureur maîtrisée, balayant l'air de ses mains admirables, les pans de sa cape s'envolant avec grâce. Sans cesser de mar-

cher, il déchira l'addition d'un geste théâtral qui fit s'envoler autour de lui des dentelles de papier. Les clients devenaient de plus en plus nerveux. Certains se demandaient sans doute, comme moi à cet instant, si l'individu avait une arme et à quel acte de violence il comptait se livrer.

De son pas raide, rapide, il se dirigea vers la porte et en saisit la clef, comme pour nous enfermer tous avec lui. Plus vif que l'éclair, l'énorme barman bondit et repoussa le furieux. Il donna un tour de clef, mit la clef dans sa poche, le tout avec une dextérité magnifique. Surpris, le jeune homme eut un moment d'hésitation, puis, nous dévisageant, il reprit d'un ton menaçant :

– Vous ne savez pas à qui vous avez affaire !

Certes, nous ne le savions pas, nous n'étions sûrs que d'une chose : nous nous trouvions piégés avec lui, les issues nous étaient également closes.

Comme si le tour de clef les avait déclenchés, des rires fusèrent, d'abord nerveux, puis de plus en plus moqueurs, ce qui me remplit de tristesse. Nous commençons à comprendre que l'homme était malade, un « manico-dépressif » murmura une dame d'une voix pâteuse (elle avait bu plusieurs bières et pétrissait sans fin la main de son voisin). Il fit quelques pas vers nous, trébucha, et les rires redoublèrent, gras, chargés de cruauté.

– Je vois, dit l'homme, que vous pissez tous dans votre froc !

Bien vu, me dis-je, voilà pourquoi ils rient.

– Payez-moi l'addition ! dit le patron d'une voix sèche.

– Vous ne savez pas à qui vous parlez, répéta l'homme, de plus en plus pâle. Il se tourna vers la salle et annonça :

– Je suis le petit-fils d'Eschyle...

Pause. Silence goguenard des clients.

– ...et je vais demander à Eschyle, qui est là, au théâtre, de venir sur-le-champ !

Au nom d'Eschyle, une impulsion irrésistible me mit debout. Je dis, d'une voix qui se voulait apaisante mais qui tremblait un peu, qu'Eschyle n'était pas au théâtre, car j'en venais et ne l'avais pas vu. Mais il est vrai, ajoutai-je, que sa pièce est magnifique et que vous pouvez être fier de votre grand-père.

L'homme s'avança alors vers moi et me dit, avec des yeux terribles :

– Vous connaissez Eschyle ?

– Oui, répondis-je crânement, surveillant ses mains et le pistolet que j'imaginai dans ses poches profondes. Je le connais personnellement.

Personne ne rit. Qui connaissait Eschyle ?

– Et Tchekhov ? demanda l'homme avec méfiance – il était alors tout près de moi, à me toucher – vous le connaissez ?

– Bien sûr, répondis-je, impavide. Il est médecin et...

– Ne prononcez *jamais* ce mot-là devant moi ! cria-t-il.

Nul doute que le carnage, au mot de « médecin », se déclencherait dans une seconde, et que je serais responsable, par mon inconscience, d'un fait divers sanglant.

L'homme me soufflait dans le visage, plus pâle que jamais.

– Et Shakespeare ? gronda-t-il.

– Oh ! Je le connais très bien, dis-je, la gorge serrée, c'est un homme... charmant.

– Et la pauvre Ophélie ? proféra-t-il alors, penché vers moi, comme si de ma réponse dépendait mon salut.

– Ophélie aussi, murmurai-je, à bout de ressources.

L'homme se redressa :

– Ophélie était ma fille... dit-il, alors, vous comprenez...

Je compris que je devais me taire devant une révélation si terrible, l'aveu public d'un deuil qui le laissait brisé. De

fait, avec un grand sens théâtral, il avait pris pour dire ces mots un air accablé qui coupait court à toute polémique et mettait un terme à son examen de mes connaissances. Alors il se tourna vers la salle et proféra, accusateur :

– Ce n'était pas un accident, c'était un assassinat !

Les clients se remirent à ricaner. D'une tirade qui se perdit dans les rires, l'homme injuria l'assemblée. Je ne saisis que les derniers mots :

– Vous préférez un suicide ou un meurtre ?

Les rires cessèrent. Le silence, d'une densité inquiétante, tendait la salle entière. Nous pensions tous au moment où une arme surgirait de la poche du forcené. Mais il ne se passa rien. Le patron répondit d'une voix nette :

– Un suicide : le vôtre !

Cette réponse me parut à la fois monstrueuse et logique. Je me dis qu'une femme aurait dit autre chose. Peut-être aurait-elle dit qu'un homme si jeune et si beau méritait mieux que de causer la mort, la sienne ou celle des autres. Moi-même, pourquoi ne m'étais-je pas levée pour protester lorsque le patron avait dit : « Je déteste les artistes » ? Pourquoi personne n'avait-il crié : « Je suis artiste moi aussi » ou : « Je défends les artistes » ? N'y avait-il pas de spectateurs, pas d'acteurs dans la salle ? Prométhée et le chœur, Hermès au pied léger, Poséidon et son trident étaient-ils allés souper ailleurs ?

L'homme avait bondi vers la table qu'il avait occupée, il fourrageait sous la nappe. Enfin nous allions voir le pistolet qu'il tenait en réserve. Mais c'est une branche feuillue qu'il fit apparaître – sans doute l'avait-il apportée avec lui, dissimulée sous sa cape. Il défroissa le feuillage d'un geste rapide, et, la branche pointée en avant, il se dirigea d'un pas décidé vers la rue, convaincu semblait-il que le pouvoir de cette lance improvisée lui ouvrirait instantanément la porte pourtant fermée à clef. Bien

entendu, il n'en fut rien. Il s'arrêta, se retourna comme un automate, marcha vers le fond de la salle. La porte du fond était fermée elle aussi. Alors il revint vers moi comme vers une cible de tournoi, me visa de sa branche, puis, tirant vers lui la nappe en papier qui recouvrait ma table, il la chiffonna et la jeta à mes pieds en me disant d'un air farouche :

– L'amour, seul l'amour est important.

Cette fois, il n'y eut pas de rires, ou s'il y en eut, je ne les entendis pas. Mon verre lui-même s'était fêlé sans bruit.

L'homme repartit vers le fond de la salle, s'acharna un instant sur la porte, tenta de trouver une fenêtre. Le silence était total. Il revint vers nous, désorienté, le teint de plus en plus cireux. À cet instant, quelqu'un frappa fermement au carreau.

Le barman s'empressa de sortir la clef de sa poche, d'ouvrir la porte, et quatre policiers en uniforme firent irruption. Chacun avait un pistolet à la ceinture, bien visible dans sa gaine noire. Le plus âgé, qui était aussi le plus gras, demanda d'un ton neutre ses papiers au suspect, tandis que les autres gardaient avec prestance la main sur leur arme.

L'homme dit à nouveau, mais faiblement :

– Vous ne savez pas à qui vous avez affaire...

Puis, au gros commissaire, dans un sursaut de dignité offensée :

– Et d'abord, qui êtes-vous ?

À ces mots, le commissaire lui saisit le bras droit, et, avec une brutalité indécidable une seconde plus tôt, le lui tordit dans le dos. La branche feuillue tomba sur le sol, où elle fut piétinée. L'homme fut poussé vers la rue. Je le vis passer devant moi, il n'opposait aucune résistance et son visage grimaçait de douleur. Par la baie vitrée, nous vîmes

s'éloigner le cortège, rapide, efficace. Une action de routine.

Après le départ de l'homme, les commentaires se déchaînèrent. On singeait l'absent, on nasillait ses leit-motiv. Un soulagement obscène gonflait les rires et remplissait les verres. À nouveau, je me sentis profondément triste. « Pauvre, pauvre petit », gémissait la femme éméchée, les larmes aux yeux, et on ne savait qui elle plaignait de la sorte, car celui qui venait de sortir, encadré par quatre policiers, les dépassait tous de la tête.

Comme Prométhée, c'était un grand homme seul, et les acteurs alentour – le patron, le barman, le commissaire de police surgi, tel Zeus, des ténèbres extérieures, le chœur discret, compatissant, des quelques femmes présentes – évoquaient irrésistiblement la pièce que je venais de voir.

Je sortis du bar, remontai les escaliers qui longent le théâtre. Et là, debout sur la colonnade qui domine la fontaine, se tenait un homme qui semblait le frère de l'autre, même beau visage et mêmes cheveux noirs, vêtu, quant à lui, d'une gabardine beige. Il arpentait l'étroite barrière de pierre en équilibriste, le corps souple, le regard tourné vers le bas, comme s'il cherchait un endroit d'où il pourrait se jeter. Mais la hauteur était partout insuffisante, et le sol, dessous, fait de molles plates-bandes.

CAROLINE LAMARCHE

Caroline Lamarche est née à Liège en 1955. Elle a publié au Serpent à Plumes J'ai cent ans (nouvelles) et deux romans aux éditions de Minuit, Le Jour du chien (1996) et La Nuit l'après-midi (1998). Son troisième roman, L'Ours, est paru en janvier 2000 aux éditions Gallimard.

JACQUES RÉDA

Accidents de la circulation

FORT DE NOISY

Bien peu des forts qui défendaient Paris conservent une fonction militaire. C'est pourtant le cas de celui de Noisy, tenu par la gendarmerie, et qui pose de la sorte une butte encore à peu près nue au-dessus de la plaine, tout encombrée d'un chaos de bâtisses neuves jusqu'au triage et au canal de l'Ourcq. Bien tapi sous son herbe rase contre le dévalement du plateau, le fort comme son rôle le veut reconforte quand, descendant par l'interminable boulevard Gabriel-Péri, on l'aperçoit, à chaque virage, qui veille face aux immensités de l'est. Sur la plupart des autres, on a plaqué des pelouses de stade et dressé d'énormes armoires à usage d'habitation. De toute évidence, les forts du XIX^e siècle n'ont plus une grande utilité. C'est encore bien qu'on y loge parfois des gendarmes. Ainsi survit un peu la notion de fort, qui me semble indispensable. On devrait *réhabiliter* ceux de Paris, selon le terme à la mode, voire en construire quelques autres pour cette raison, mais sur le même modèle, et empêcher qu'on les démantèle ensuite au profit des bétonneurs. On

trouvera bien toujours deux ou trois gendarmes à la retraite pour les garder. En revanche, il serait bon de ne pas trop s'occuper de la zone qui les entoure. L'interdire, oui, mais seulement par des pancartes, et pour le reste fermer les yeux. Laisser tranquillement les glacis se transformer en plates-bandes, l'épine croître dans les fossés, et la base des gros murs servir de fond stable aux cahutes. Alors l'utilité des forts se retrouverait, comme de bons gros pères de famille (mais je dirais des oncles, plutôt) protégeant leur marmaille du fait simplement qu'ils sont là, assis à regarder l'horizon où peut poindre une menace. Mes sentiments à leur égard ont un côté religieux, métaphysique, éveillé de bonne heure, dans un climat particulier aux années 30, par des albums, des films, des chansons s'inspirant de nos illusions d'épopée « impériale » : au nord, la ligne Maginot et, loin au sud, le limes saharien avec ses fortins blancs peuplés de légionnaires vaguement mystiques, environnés de dunes infinies où rampait le « salopard », où le tremblement de la chaleur transformait en apparitions les escadrons de méharistes. Si je ne renonçais pas à toute forme d'héroïsme offensif (combien de fois ne suis-je pas mort en chargeant sabre au clair avec des spahis ou des chasseurs d'Afrique ?), l'image qui déjà m'occupait le plus profondément était celle du fort établi dans le silence et l'étendue, faussement engourdi dans l'attente d'un événement sans nom. J'ai raconté ailleurs comment je passais alors des heures immobile, en haut d'un escalier de plein air, à veiller avec un fusil en bois sur une cour étroite qui contenait tout l'espace du monde et ses dangereux possibles. Que l'un ou l'autre vînt à surgir, j'aurais eu le temps de donner l'alerte avant de me faire tuer sur place une fois de plus. Aussi quelques livres célèbres, comme *Le Rivage des Syrtes* et *Le Désert des Tartares*, m'ont-ils paru plus tard romancer à la perfection

cette expérience précoce du guet qui, durant mon service actif, et sans que j'en aie rien laissé paraître à mes camarades de poste, m'ont rendu exaltantes quelques nuits de garde passées à ne garder rien. De même, les forts de Paris ne gardent rien, ou plus rien, mais Noisy continue de préserver l'esprit d'affût et de défense que fait naître – si on le pressent (et même une naïveté d'enfant le débusque), l'investissement universel et sans relâche auquel procède le rien autour de nos petites casernes.

L'entrée du fort de Noisy s'ouvre sur le territoire de Romainville, au bout d'une route plantée d'écrêteaux d'interdiction, ceux que je vouais plus haut à un rôle purement théorique. J'ai voulu voir. Je me suis promené sur cette route de long en large, comme si je m'intéressais aux quelques bâtiments désaffectés des abords, et mon manège a fini par faire apparaître un puis deux factionnaires, heureux sans doute de se reposer de la contention qu'impose le rien pour étudier ma silhouette. Je me suis placé de face, de dos, de profil. J'ai regardé par terre, en l'air, à droite et à gauche. Ils avaient l'air de se consulter. J'étais un peu déçu que ce ne fussent pas des gendarmes, mais pour autant que je pouvais m'en rendre compte à cette distance, des civils. Qu'est-ce qu'on aurait trouvé dans mes poches ? Non seulement deux ou trois crayons et un carnet de croquis, mais un petit appareil photographique. Ah ah. Il eût été un peu provocant de poursuivre. D'ailleurs ai-je l'allure d'un espion ? Et y a-t-il quelque chose à espionner chez des gendarmes ? J'ai donc repris mon chemin, traversé le pont de l'autoroute A3-E15, dépassé l'hôpital intercommunal et, à un carrefour incroyable autour du bar-restaurant « La Gaieté », réfléchi longuement en présence d'un boqueteau de pancartes : Montreuil-sous-Bois, Fontenay-sous-Bois, Rosny-sous-Bois, Bagnolet, Les Lilas, Romainville d'où j'arrive, Noisy-le-

Sec. Il était déjà trop tard pour se lancer à l'aventure, encore trop tôt pour faire demi-tour. Alors j'ai choisi la direction qui, peut-être, me permettrait de prendre sur le fort la vue que présentement en effet j'admire. Au moins chaque fois qu'une solution de continuité s'offre dans le chapelet ennuyeux des villas de bordure, pour ainsi dire aboyé de proche en proche par leurs chiens écumants. Mais dans l'intervalle d'environ six cents mètres qui m'en sépare, au fond duquel l'autoroute écume à sa façon, le fort domine en patriarche une région tout à fait conforme à celles que j'évoquais. Pour en acquérir la certitude, je devrais emprunter à ma gauche une des rues qui plongent vers ce creux, et s'enfoncent ensuite assez vite dans un enchevêtrement de pavillons borgnes ou claudicants et de baraques, de potagers en insurrection de choux, de terrains vagues où se roule une végétation rouillée, barbelée, puis, tout en bas, de roulottes pressées les unes contre les autres, comme pour une exposition de roulottes d'occasion qui se mélangerait par places avec une exposition de linges d'occasion multicolores. Oui, c'est là qu'il faudrait aller. Mais je l'avoue, la litanie canine que mon passage provoque dans la partie encore un peu civilisée du parcours m'intimide. En bas, je le sais d'expérience, les grilles hautes et robustes qui me rassurent ici ne seront plus que des clôtures en fil de fer élastique ou en rangées de piquets pleines de trous. Or j'ai perdu la capacité d'accélération subite qui, jadis, m'a permis d'évacuer à temps le territoire des molosses. Une fois d'ailleurs dans le mauvais sens, c'est-à-dire pour me réfugier dans la zone d'un autre cerbère. Je ne me rappelle plus la manière dont je m'en suis sorti (en m'envolant, pourrait-on croire), après un quart d'heure d'immobilité complète m'intégrant même olfactivement au décor. Sur le damier convulsif où leurs emboîtements émiettent ou distordent

les figures oubliées du cadastre, les lopins constituent chacun un petit fort à lui seul, une redoute plus ou moins en paix avec ses voisines, mais toujours à l'affût d'une intrusion qui, en un moment, peut mobiliser et liguer tout le système d'autodéfense contre un passant dont le vêtement, la démarche et la physionomie dénoncent aussitôt l'appartenance au réseau d'espionnage de l'extérieur. Et rien ne le trahit mieux que ses efforts pour prendre l'allure débonnaire d'un sordide amateur de pittoresque, encore plus exécré.

À cinquante pas du potelet d'un 229 dont je suppose les ressources, je me contenterai donc de cette vue générale et en surplomb, où le détail le moins étonnant n'est pas un grand canot à moteur échoué sur la pente, pendant de celui que j'avais remarqué un peu plus haut de l'autre côté de l'avenue dans un jardin. C'est curieux cet indice d'une activité nautique liée à une certaine aisance, dans un secteur dont la prospérité n'est pas le premier caractère et où à ma connaissance ne pullulent pas les plans d'eau. Peut-être aux beaux jours tracte-t-on ces vedettes jusqu'à la Marne. Aucun autre objet insolite ne se signale aux environs, sinon dans l'étendue qui, sous le dos du fort, reproduit jusqu'aux horizons les variantes d'un même module de construction pourtant devenu si courant qu'il a presque cessé de nous effarer. J'y rencontrerais sans doute des lacunes – d'autres terrains vagues, d'autres rues peureuses qui ne veulent pas savoir où s'en vont leurs poteaux électriques ni s'il existe vraiment un trottoir opposé au leur, ou son reflet dans un vieux miroir fissuré par les mêmes branches. Mais considéré de l'endroit où je me tiens, ce n'est qu'un vaste encombrement de volumes rectangulaires, percés d'ouvertures où le couchant n'allume pas un éclat. On dirait une foule dont la densité d'année en année augmente, et dont les nouveaux venus

paraissent n'avoir surgi de nulle part. N'arrivant pas du fond de l'espace, n'ayant pas crû naturellement dans l'épaisseur du sol, ils se sont matérialisés sur place pour obéir à une volonté impersonnelle qui sans hâte mais sans répit dirige la manœuvre patiente de leur assaut. La même qui, derrière les barrages de montagne et sous les avalanches, emploie la même tactique élémentaire de l'accumulation. Pour l'instant le fort résiste, mais la machinerie de son siège n'arrête pas de s'amonceler, et l'on conçoit que sous la pression aveugle et continue il finisse un jour par se rendre ou succomber au débordement. Il ne peut que soutenir jusque-là ce muet face-à-face avec la montée irrésistible de rien devant ses remparts. Car c'est bien l'invasion du rien qui s'est répandue dans la plaine, et tente d'imiter le réel en se faisant colossal. Car ce n'est rien ces portants de dizaines d'étages, derrière lesquels les gens qui les occupent ont parfaitement compris leur abandon. Peu à peu le rien les soumet à son despotisme, et ceux qui réagissent se battent désespérément contre rien.

Mais comme la lumière est candide, comme elle assiste impartialement à ce choc ! Elle le baigne d'un rose peut-être même un peu trop vaporeux, où se décèle la sciure impalpable que dégagent les rubans de sens inverses mais de vitesses identiques et constantes de l'autoroute, sciant et resciant en permanence la planche d'espace où pèse et veille le fort.

À SEVRAN

Ce qui rend le canal de l'Ourcq si étrange, c'est – à l'inverse de la plupart des autres canaux, où l'on observe de temps en temps un courant entre deux écluses – la persistance régulière de sa fuite vers Paris. Il coule à l'allure d'une personne qui se promène sans hâte. Si on l'accompagne un moment, on ne tarde pas à distancer les témoins de sa descente, rondes feuilles de peuplier dont la teinte passe insensiblement du vert tendre à l'or pâle à mesure qu'approche l'automne. Mais dès qu'on ne marche plus, cette modération prend l'aspect d'une irrésistible vitesse, accusée par l'égal et silencieuse continuité du débit. Peut-être surtout ce silence, qui s'impose à l'oreille par une entremise du regard. Aucune ride, en effet, pas le moindre tourbillon n'agitent la surface parfaitement plane : l'eau glisse d'un mouvement uniforme et sans un chuchotis contre les berges, sans troubler d'un frisson l'immobilité des reflets. N'étaient alors ces feuilles et diverses brindilles qu'elle emporte, on pourrait croire qu'elle ne bouge pas non plus, que tout se fige comme dans les instants où le flux des heures paraît se suspendre, bien que l'énorme machine universelle n'arrête pas de tourner. L'étrangeté du canal de l'Ourcq tient donc à ses aptitudes contradictoires : l'image exacte et renversée des arbres qu'il renvoie suggère qu'il ne coule pas ; les débris défilant sur l'eau prouvent incessamment qu'il s'échappe. Il mène un contrepoint du temps et de l'éternité.

Qu'en pense l'unique pêcheur qui vient de rejeter un poisson d'assez belle taille ? C'est le seul, avoue-t-il, qu'il

OLIVIER KONATÉ-NKOMBÉ

Ode première.....	187	553
-------------------	-----	-----

LAURAND KOVACS

<i>Collection « Continents noirs »</i>	341	554
----------------------------------------------	-----	-----

THIERRY LAGET

Trois cent mille trois cents baisers	116	554
--------------------------------------------	-----	-----

CAROLINE LAMARCHE

Prométhée enchaîné	1	554
--------------------------	---	-----

YVES LECLAIR

Dôgen, caillou, bambou, zen.....	237	553
<i>Partance et autres lieux</i> , de G. Goffette	339	554

LOUIS-JOSÉ LESTOCART

<i>Ombres et lumières</i> , de M. Baxandall	341	553
---------------------------------------------------	-----	-----

HENRI LOPES

Brouillon de notes d'un Bantou prétentieux... ..	217	553
Mambou Aimée Gnali (présentation)	216	554

FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

Petit abrégé de figures scéniques sur un terrain de football.....	111	553
-------------------------------------------------------------------	-----	-----

HUGO MARSAN

<i>La Vie de Roger Fry</i> , de V. Woolf.....	336	553
<i>Virginia Woolf</i> , de H. Lee.....	336	553
<i>L'Ours</i> , de Caroline Lamarche	346	554
<i>Roman écrit à la main</i> , de T. Laget	349	554
<i>La Dame de Pétrarque</i> , de S. Doizelet	351	554

FRÉDÉRIC MARTEL

<i>Essais critiques</i> , d'A. Gide	329	553
-------------------------------------------	-----	-----

JEAN-PAUL MICHEL

Poèmes	97	554
--------------	----	-----

TIERNO MONÉNEMBO

Une poignée d'arachides.....	167	554
------------------------------	-----	-----

CÉCILE MOSKOVITZ

<i>Dit Nerval</i> , de F. Delay.....	326	553
--------------------------------------	-----	-----

SANDRA MOUSSEMPÈS

Intersections	301	553
---------------------	-----	-----

MARIE-CHRISTINE NATTA

Gaston Chaissac	140	554
-----------------------	-----	-----

FRANÇOIS NOURISSIER

Guerre aux femmes	1	553
-------------------------	---	-----

MASINJARA NY ONDZA

La Véridique Histoire de la cité légendaire de Lémara, <i>traduit du malgache par</i> Raharimanana.....	208	554
---------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----	-----

MICHEL ONFRAY

<i>Éloge de la faiblesse</i> , d'A. Jollien.....	355	554
--------------------------------------------------	-----	-----

CLAUDE-PIERRE PÉREZ

<i>Francis Ponge</i> , de S. Lévy.....	340	553
<i>Quid sit lumen</i> , de M. Ficin	344	553

PIERRE PERRIN

<i>Poètes français de l'âge baroque</i> , de J. Serroy	318	553
<i>La Vie en dansant. – L'Amour extrême</i> , d'A. Velter	326	554
<i>L'Éloignement</i> , de R. de Ceccatty	345	554

CÉCILE PHILIPPE

Maman	123	553
-------------	-----	-----

ANDRÉ PIEYRE DE MANDIARGUES

Lettres à Jean Paulhan, <i>présenté par</i> Iwona Tokarska et Éric Dussert.	50	554
-----------------------------------------------------------------------------	----	-----

JACQUES POTHIER

<i>Lézards dans la cour de Jamsbyd</i> , de W. Faulkner (présentation). ..	22	554
----------------------------------------------------------------------------	----	-----

ANTONIN POTOSKI

Les Cahiers dogons.....	313	554
-------------------------	-----	-----

RAHARIMANANA

Poèmes.....	207	553
Masinjara Ny Ondza (présentation).....	206	554

JACQUES RÉDA

Accidents de la circulation (Fort de Noisy. – À Sevran).....	10	554
<i>Vasistas</i> , de J. Grosjean.....	323	554

JEAN-LUC SARRÉ

Poèmes.....	130	553
-------------	-----	-----

JEAN-NOËL SCHIFANO

Pourquoi écrire, sinon ?.....	170	553
Olympe Bhély-Quenum (présentation).....	176	554

JUDE STÉFAN

Le Fait Nietzsche.....	65	553
------------------------	----	-----

VÉRONIQUE TADJO

La Légende d'Abba Pokou, Reine Baoulé.....	197	553
Bottey Zadi Zaourou (présentation).....	197	554

CATHERINE TRESSON

Un chien qui passe.....	107	553
-------------------------	-----	-----

ANDREĀ VIERU

Chapitre suivant.....	307	554
-----------------------	-----	-----

ABDOURAHMAN A. WABERI

Paris on my mind.....	172	553
Tierno Monénembo (présentation).....	165	554

BOTTEY ZADI ZAOUROU

Ramazalaye.....	199	554
-----------------	-----	-----